

Quand les carabins allaient en carrières ... avant d'embrasser la leur,
ou quand le chemin de la carrière médicale passait par les catacombes.
(Où l'on verra que tout n'est que problème d'érection et de ses conséquences !)

« Pour construire les maisons au-dessus, ils ont pris les pierres en-dessous », nous explique Jean-Paul Rondin d'un ton doctoral dans « Les Gaspards ». C'est un raccourci simplificateur, mais qui résume bien la particularité de la capitale française : un certain nombre de bâtiments ont été édifiés sur le vide d'anciennes carrières souterraines, exploitées plusieurs siècles auparavant.

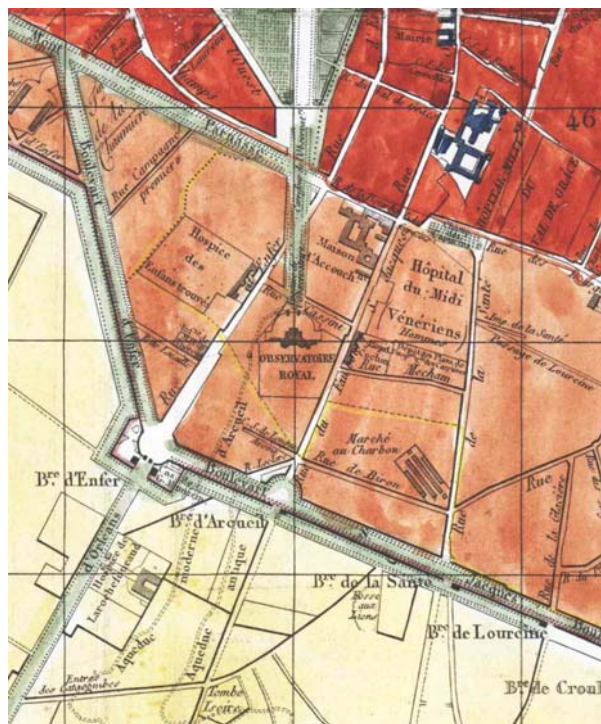
Mais, à l'origine de ce qui n'était pas encore Lutèce la blanche, aux temps gallo-romains, les allogènes venus coloniser ce site découvrirent que, par endroit, affleurait du calcaire (principalement le long de la vallée de la Bièvre), matériau idéal pour construire en dur, comme cela était le cas dans leur mère-patrie Rome. Ces premières exploitations, à ciel ouvert, ne se poursuivirent en souterrain qu'à partir de la fin du XII^e – début du XIII^e siècle. Ces carrières souterraines nouvellement « ouvertes » se situaient majoritairement dans la périphérie de la ville. Mais celle-ci ayant trouvé d'excellents matériaux indispensables pour des édifices pérennes (du calcaire pour construire des murs, de l'argile pour fabriquer des briques et des tuiles, ainsi que du gypse en abondance fournissant le plâtre après cuisson), tel un organisme trop bien nourri, elle ne cessa de déborder ses limites. Et ce qui devait arriver finit par se produire : des constructions furent élevées au dessus du vide d'anciennes carrières souterraines exploitées plusieurs siècles auparavant. (Comme chacun sait, on ne contrôle pas toujours les érections !).



Photo Jean-Luc Largier

Tout ceci vivait en relative parfaite harmonie, sans que l'on puisse parler de symbiose (mais plutôt d'ignorance, chacun chez soi sans se soucier de ses coturnes). À l'insu de la population surfacienne, un phénomène de gangrène commença pernicieusement à se développer dans les tréfonds de la capitale. La nature ayant horreur du vide, l'entropie (loi physique incontournable) fait que les pleins surmontant les vides ont une fâcheuse tendance à venir les remplir. Si les gaulois craignaient à tort que le ciel ne leur tombe sur la tête, les parisiens n'y pensaient pas particulièrement ... à tort également. Pourtant à la fin du XVIII^e siècle, des effondrements d'importance plus ou moins grande (englobant des surfaces plus ou moins étendues) se manifestèrent dans les voiries parisiennes. Le ciel des carrières (banc de calcaire laissé en place par les exploitants carriers pour soutenir et donc maintenir en place les terrains sus-jacents), s'affaissait parfois, entraînant la formation de fontis (= des effondrements) dans lesquels pouvaient disparaître tout ce qui passait à la surface au moment de sa venue : hommes et bêtes, et même ce qui ne « passait » pas, maisons et autres habitats. Les carrières se rappelaient de manière un peu brutale au bon souvenir des parisiens !

Devant l'ampleur de la tâche, le roi Louis XVI prit la décision de créer un service entièrement dédié au problème pour essayer d'y remédier : l'Inspection des carrières était née le 4 avril 1777. Comme la sainte trinité, sa fonction était triple : rechercher tous les vides issus d'anciennes exploitations souterraines, consolider ce qui était sous la voie publique et les bâtiments du Roi (article 552 du code civil : de la propriété du sol découle celle du sous-sol ... jusqu'au centre de la Terre), et en dresser la cartographie. C'est ainsi que d'imposants massifs de maçonnerie furent édifiés (érigés pourrions nous dire, mais une érection un peu honteuse puisque ce travail prestigieux s'effectuait « au noir », car dans l'obscurité des sombres arcanes souterraines) à l'aplomb des façades des bâtiments construits sur du vide sans précaution particulière par pure ignorance, pour leur servir de fondation *a posteriori* (un peu comme la pilule du lendemain !) Et comme les bâtiments dans une rue ont une certaine tendance à être alignés le long de la voie, ces consolidations se retrouvaient aussi les unes à côté des autres réalisant ainsi ce que l'on prit l'habitude d'appeler la « doublure topographique du Paris de surface ». Les bâtiments hospitaliers situés dans des secteurs sous-minés (qui sont essentiellement les 5^e, 6^e, 13^e, 14^e, 15^e et 16^e arrondissements actuels) ne firent pas exception à la règle, lorsqu'ils étaient eux-mêmes confrontés à un sous-sol carrié : cas de l'hôpital Cochin, l'hôpital Sainte-Anne, le Val-de-Grâce, l'hospice de la Rochefoucauld, ainsi que la faculté de Pharmacie, pour se limiter à Paris intra-muros, mais aussi l'hôpital du Kremlin-Bicêtre par exemple pour la banlieue immédiate.

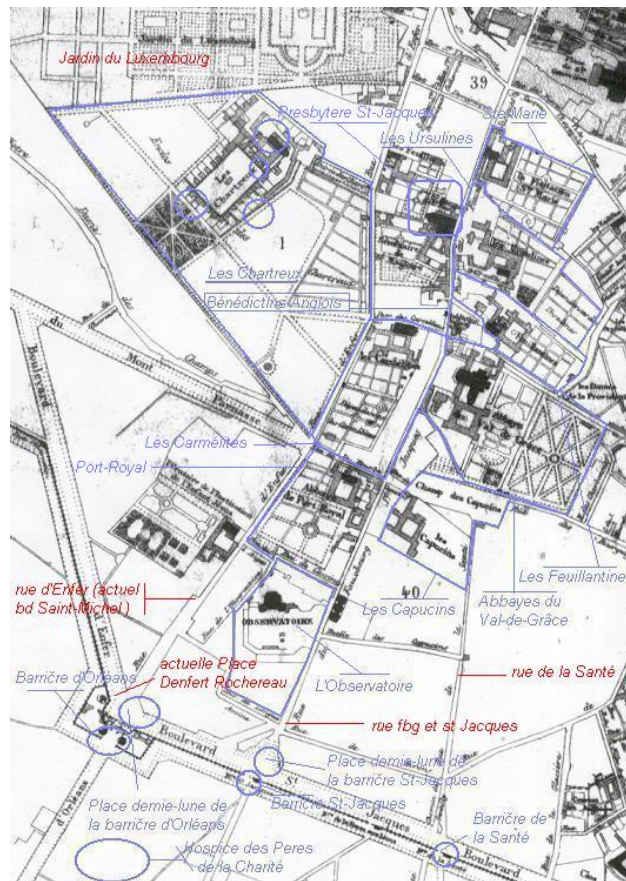


(Extrait de carte de 1835 provenant de : <http://photostereo.org/>)

Le premier établissement de la liste, sous lequel furent construits des massifs de consolidation, n'avait pas encore son affectation scientifique actuelle : il s'agit du couvent des Chartreux (situé au niveau du Luxembourg actuel, le jardin sénatorial, pas la ville !) Au dessous des terrains religieux existent des carrières exploitées à partir de 1248, et lorsque les Chartreux obtinrent du roi le domaine (ex de Vauvert), ils ouvrirent une carrière en 1260 dans leur clos même, pour construire leur église (les moines aussi ont des problèmes d'érection !). Le 15 vendémiaire an XII (8 octobre 1803), Bonaparte, alors Premier consul de la République, réorganisa l'École de pharmacie de Paris et en remplacement des bâtiments délabrés de l'ancienne école située rue de l'Arbalète, de nouveaux bâtiments furent construits

sur le terrain des Chartreux. En 1879, d'autres piliers de fondation furent ajoutées dans les carrières sous la faculté de Pharmacie, sous-sols facilement accessibles à partir de la surface par un escalier, pour les ouvriers fondateurs des dit-piliers comme pour les étudiants frondeurs de l'université !

Lors de la construction du Val-de-Grâce en 1645, François Mansart fut aussi confronté à un problème de carrières souterraines exploitées vers le XIII^e siècle. Il dépensa pratiquement toute son enveloppe budgétaire pour la réalisation des imposants massifs de maçonnerie nécessaires pour la construction de l'Abbaye du Val-de-Grâce (Anne d'Autriche avait formulé le vœu de cette érection spirituelle, en cas d'une autre plus charnelle, i.e. si elle devenait enfin mère). Cet enclos fut dévolu aux Bénédictines du Val-Profond de Bièvre-le-Chatel, et paradoxalement, c'est grâce à son affectation pendant la Révolution française que l'ensemble des bâtiments conventuels fut sauvé. En effet, le 31 juillet 1793, la ci-devant abbaye du Val-de-Grâce était affectée au service d'un hôpital militaire, ce qui est toujours sa vocation. Puis en 1861, de nouvelles constructions induisirent un certain nombre de nouveaux piliers de renfort, au milieu des masses calcaires du moyen-âge.



(Superposition du plan des carrières et de la surface de Paris au XVIII^e siècle, provenant <http://geos1777.free.fr/>)

À la toute fin du XVIII^e siècle, une autre propriété religieuse, celle des Capucins rue du faubourg Saint-Jacques (qu'ils avaient déjà consolidée en 1653), devint elle-aussi à vocation hospitalière. Au départ, 3 maisons avaient été achetées par l'abbé Jacques Denis Cochin (en 1780) pour y faire construire un hôpital devant se substituer à l'Hôtel-Dieu situé à environ un kilomètre, distance parfois critique pour certains ouvriers carriers gravement blessés lors des travaux de consolidations. L'hôpital, construit à l'endroit même où le besoin s'en faisait sentir, ouvrit en 1782, sur des consolidations toutes fraîches car de l'année. Depuis, cet

hôpital a eu d'autres vocations, ce que dénote bien l'inscription sise strictement à l'aplomb de l'ancien porche d'accès boulevard de Port-Royal : « Sous l'hôpital des Vénériens » (voir photo *supra*).

Pour l'actuel hospice de la Rochefoucauld, auparavant « Hospice des Pères de la Charité », même motif, même punition. Cette maison de santé fut créée par le père Gérard, procureur de l'ordre des frères de la Charité de Saint-Jean de Dieu ; elle était dévolue aux ecclésiastiques et aux militaires malades, âgés et sans fortune. Les travaux commencèrent en 1781, et les premiers pensionnaires de cette « Maison royale de santé » furent accueillis fin 1783, dans ce havre de paix édifié au Petit-Montrouge, qui ne sera annexé et intégré au Paris *intra-muros* actuel qu'en 1860. La Maison de retraite porte le nom de la Rochefoucauld, depuis 1821, et c'est maintenant un hôpital de long séjour dépendant de l'Assistance publique.

Idem pour l'hôpital Sainte-Anne, ou celui du Kremlin-Bicêtre. Quand on découvre que l'on a construit sur d'anciennes carrières, ou que l'on doit édifier des bâtiments sur ce vide en toute connaissance de cause, on y édifie des piliers maçonnés. Mais comme le principe qui valait lors de la construction de ces ensembles hospitaliers, était de ménager des espaces de verdure pour oxygéner les malades, sous tous ces emplacements, les carrières ont été consolidées *a minima*, en ajoutant des maçonneries au milieu des anciens piliers tournés laissés en place par les exploitants. De plus, lors de la Seconde guerre mondiale, ou ce qui devait être considéré comme (puisque second indique une fin de série, mais depuis il y a eu le Koweït, l'Afghanistan et l'Irak), de nouveaux aménagements furent réalisés sous ces hôpitaux pour y créer des abris de Défense Passive : principalement de nouveaux escaliers, les galeries étant parfois vidées des remblais les encombrant pour augmenter la surface utile... escaliers aussitôt découverts et utilisés par les internes en médecine et autres, pour leurs escapades « clandestines ». Attention, clandestin ne veut pas dire illégal, du moins pas avant 1955 date à laquelle un arrêté fut pris le 2 novembre « *interdisant à toute personne de pénétrer et circuler dans les anciennes carrières de Paris sans autorisation* ». Cette activité fut plus ou moins à la mode de tout temps, sachant que depuis 1777, il n'y eut jamais de véritables instants de repos i.e. avec un électrocardiogramme plat (en tout cas l'encéphalogramme ne le fut jamais, il y a toujours eu quelqu'un qui pensait à aller sous Paris). Le nombre de clandestins a toujours présenté des pics d'activités intenses, tout en semblant parfois retomber en léthargie en fonction de divers événements (il est vrai que durant les « événements » que furent la guerre d'Algérie ou les deux guerres mondiales, l'esprit était un peu ailleurs ... surtout pendant la deuxième ; la population avait d'autres chats à fouetter ; voir l'excellent et édifiant ouvrage « 1940-1945 années sexuelles »).

Voici deux exemples qui montrent l'intimité qui exista entre internes et la plus belle des villes : lorsque le personnel médical pénétrait « sauvagement » le ventre de la capitale !



(Photos de Jean-Luc Largier)

Donc en 1886 déjà (le 14 juin), le personnel de l'hôpital Cochin s'était approché de Sainte-Anne (la surveillante et la supérieure, entre autres, y ont en effet laissé trace de leur passage), tandis qu'inversement, sous l'hôpital Cochin on trouve trace (sans date) du passage de la Société des Cochons de Sainte-Anne, société dûment constituée, même si nous sommes en droit de la subodorer simple association de fait, puisque comportant un président, un secrétaire, un procureur et un avocat, nous pouvons aussi imaginer un jugement rendu (lié au conflit interne aux internes ?)! Cela fleure comme un parfum de « guerre » entre hôpitaux, comme nous le narrent les histoires colportées du fin fond des Salles de garde.

Cette « guerre des hôpitaux » se manifesta par d'autres incursions, telles que le dénotent des inscriptions à la peinture que l'on rencontre, toujours sous l'hôpital Cochin (Bifur de Bichat, Rond-Point des Bicestrais, Potentat de Bicêtre, etc.), ou sous d'autres hôpitaux ou à proximité (Val-de-Grâce par exemple), comme Lord Barber Street, Via Coldefia, Via Toupetia. Ces deux dernières inscriptions rendent hommage l'une à Jean Marie (ou Jacques Marie ?) Coldefy qui était un interne en chirurgie de l'hôpital Sainte-Anne ... puis qui fut chirurgien chef en ce même hôpital de 1958 à 1974. Tandis que J.R. Toupet fut un chirurgien réputé de l'hôpital du Kremlin Bicêtre ; nommé en 1926, il dynamisa le service de chirurgie, en faisant l'un des plus actifs de la Région parisienne.



(Photos de Marie-Claire Languedoc)

Sous l'hôpital Cochin, il existe aussi le fléchage d'un parcours au moyen d'un caducée couché de couleur verte. Ce cheminement démarre au pied d'un escalier du Val-de-Grâce, avec l'inscription « Sortie de Secours ». Sans parler de l'inscription « Potentat de Bicêtre », située dans le réseau de carrières sous le pavillon Achard, qui montre bien que les internes de cet hôpital prenaient possession de ce territoire concurrent et tenaient à le faire savoir !



(Photos de Marie-Claire Languedoc)

Le professeur François Lhermitte, dans le chapitre intitulé « le coquin » de « La salle de garde ou le plaisir des dieux » de Patrick Balloul (tome 1), évoque une guerre entre Cochin et Bicêtre (on ne change pas une équipe qui gagne !) qui dura plusieurs semaines. « *Nous avons attaqué Cochin armés de fumigènes¹ ; bien entendu, nous portions des masques à gaz. La salle de garde de Cochin a été envahie par les gaz, et tous ses occupants, réveillés au milieu de la nuit dans des suffocations terribles, se sont précipités dehors pour respirer. Nous nous sommes ainsi rendus maîtres de Cochin. [...] Le coup le plus extraordinaire que j'aie vécu s'est déroulé alors que j'étais interne à Cochin. Cet hôpital possède une sortie dans les catacombes, et nous la connaissions très bien. Un jour, nous avons décidé de rejoindre le réseau des visites organisées par le service des catacombes et de nous diviser en deux groupes : les fantômes et les guides chargés de faire dévier les visiteurs de l'itinéraire officiel. Les fantômes ont vite abandonné leurs fonctions, mais un interne déguisé en guide a si bien fait son travail qu'il s'est retrouvé à la tête d'une trentaine de hollandais ; seulement il s'est perdu, et il a bien vite retiré sa casquette. Les visiteurs ont commencé à s'étonner : le guide avait disparu, ils marchaient dans la boue... Les enfants se sont mis à pleurer. Heureusement, un rai de lumière est apparu sous une porte : ils ont frappé, un gardien est venu et, après avoir d'abord refusé d'ouvrir à cause du règlement, a fini par céder devant le tollé général.*

Tout le monde était donc libéré ! Seulement, à la sortie des visites officielles, il faut que le compte des billets rendus soit le même que celui des billets vendus, et évidemment il n'en était rien. L'alerte a été donnée : policiers et pompiers ont passé la nuit à chercher les disparus jusqu'à ce qu'enfin au matin, le gardien libérateur mette ses chefs au courant. Bref l'histoire ne semblait pas trop mal se terminer. Pas du tout : l'ambassadeur de Hollande, avisé, déposa une plainte contre notre salle de garde. Heureusement, ce qui tournait au scandale politique a été étouffé sous prétexte que nous étions des gamins qui voulaient juste s'amuser, ce qui était la vérité.

Ah ! Nous faisons des blagues de gros calibre, et cette histoire fut une sacrée aventure. »

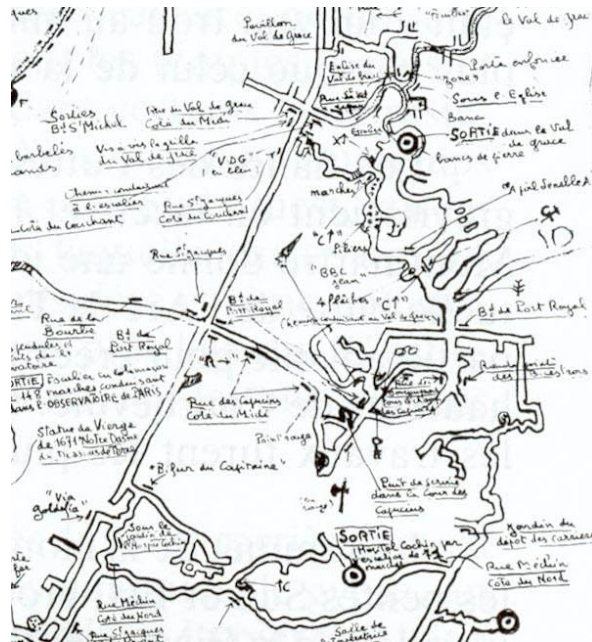


Tract trouvé sous Paris en avril 2008, évoquant l'entrée de l'ossuaire des Catacombes de la place Denfert-Rochereau, lieu de l'anecdote ci-dessus. Photo prise *in situ* par Christopher J. Brady médecin américain de passage pour l'occasion en France, alors en escale d'une journée sur la route des Indes.

Au sujet de ce détournement de touristes néerlandais de leur visite des Catacombes de Paris par des internes en médecine, un article du journal « Combat » du 22 juin 1948 s'intitulant « *Les mystères des Catacombes* » l'évoque, ce que nous confirma le professeur François Lhermitte :

¹ Qui seront utilisés bien plus tard dans les galeries des anciennes carrières souterraines de la Ville de Paris !

« Une plaisanterie assez inattendue s'est déroulée dans les Catacombes au cours de la visite de l'après-midi. Un mystificateur, dont on ignore l'identité, profitant du fait que les guides officiels ne portent ni uniforme, ni insigne, se substitua à l'un d'eux et entraîna un groupe de visiteurs dans les galeries interdites au public. À 19 heures, les employés de l'Administration des Carrières constatèrent avec effroi, que sur 732 visiteurs, une cinquantaine n'avaient pas franchi le portillon enregistreur de la sortie. Aussitôt, tous les employés mobilisés procédèrent, dans les galeries qui vont de la porte d'Orléans au boulevard Saint-Michel, à grands sons de trompes avertissantes, à des battues qui se prolongèrent jusqu'à 2 heures du matin. Finalement la petite troupe fut retrouvée saine et sauve... dans la cour du Val-de-Grâce. On eut, plus tard, l'explication du mystère : le faux guide qui connaissait parfaitement les lieux, avait entraîné ses victimes à travers le dédale de certains couloirs interdits en raison même de leur complexité et les avait conduits jusqu'à la sortie désaffectée qui se trouve dans l'hôpital du Val-de-Grâce. Il s'empressa de disparaître dès que les vrais guides se présentèrent. Parmi les hommes en détresse se trouvait l'un des gardiens de la paix chargé de surveiller les visiteurs ».



Extrait du plan du docteur René Suttel qui, entre 1943 et 1945, explora et cartographia en compagnie du docteur Jean Talairach l'ensemble des galeries de carrières constituant le Grand Réseau Sud. Leur point de départ fut une grille « chère à leur souvenir », située dans les sous-sols de l'hôpital Ste-Anne où ils étaient affectés durant l'Occupation. Pour en (sa)voir plus : <http://exploration.urban.free.fr/explographies/>.

Un autre conflit larvé et latent inter-hospitalier fut évoqué plus tard dans « Le nouveau journal du 14^{ème} » (n°8 – daté d'avril / mai 1985). Sa lecture nous apprend qu'entre Cochin et le Val-de-Grâce (deux hôpitaux circonvoisins), les étudiants circulaient au niveau des carrières pour aller voler la cloche emblématique de leur hôpital respectif. « L'ancienne salle de garde des internes a été longtemps le lieu d'une très traditionnelle rivalité entre les futurs « patrons » du corps médical, attachés à l'hôpital Cochin et ceux du grand voisin... le Val de Grâce : “J'en appelle au témoignage de ceux qui ont connu la tradition des “tonus” et autres “bal de l'internat”. Une cloche... oui, une simple cloche pour sonner l'heure du repas, voyageait régulièrement entre les salles de garde des deux centres hospitaliers. C'est que la circulation souterraine “secrète” est très ancienne dans le coin : les cryptes creusées pour l'exploitation du plâtre (sic), communiquent entre elles et même jusqu'aux Catacombes ! Le jeu consistait donc à aller “chiper” la cloche chez les adversaires pour la présenter aux

joyeux invités le soir du bal de l'internat. L'emplacement vide échauffant les "perdants" de ce coup-ci, d'une fièvre de revanche... », notule signée JOVIS.

Concernant les pérégrinations des internes de Cochin ayant laissé des traces dans le sous-sol parisien, nous trouvons aussi une preuve de leur passage datant de décembre 1959 sous le cimetière Montparnasse, près d'un ossuaire ; ce que confirme une photo publiée dans le tome 2 de « La salle de garde ou le plaisir des dieux », de Patrick Balloul (Editions de Loya). Ce site fut d'ailleurs aussi fréquenté par les étudiants de Bichat en mars 1960, ou de Boucicaut en mai 1969. Allaient-ils y chercher des crânes ou d'autres ossements, ou tout simplement cela faisait-il partie d'un simple rituel d'ostentation au cours d'une cérémonie d'intronisation telle que l'on peut l'imaginer sous l'hôpital du Kremlin-Bicêtre.



Photo de gauche, par Jean-Yves Legrand (VdP) ; photo de droite « quelques années » et une australienne plus tard, par Julian Pepinster !

Et l'on trouve de même, trace du passage en 1962 des mêmes internes, au niveau de la fontaine des Chartreux.

Avaient-ils remarqué qu'ils étaient passés de l'enclos des Capucins à celui de la congrégation religieuse des Chartreux, qui eux aussi, plusieurs siècles auparavant, avaient su tirer partie de la présence de calcaire facilement exploitable au niveau de leur sous-sol ?



Deux autres photos de Jean-Yves Legrand (VdP) montrant le même ciel de carrière, celle de droite étant prise au bas d'un escalier et montre la même inscription « Cochin 1962 ».

Quant aux carrières sous l'hôpital du Kremlin-Bicêtre, que certains désignent plus simplement par les « catacombes de Bicêtre », elles virent l'épanouissement d'un médecin qui

avait été contraint et forcé à cette formation par volonté familiale : René Jeannel. Notre impétrant pénétrant naquit en 1879 à la caserne Célestins de la Garde Républicaine à Paris où son père, le chirurgien toulousain Maurice Jeannel était médecin. Il fit ses études secondaires à Toulouse, où il rencontra Bernard Lamounette, professeur de sciences naturelles auquel il dut sa vocation ; c'est ce mentor qui lui communiqua sa passion pour la spéléologie. Le jeune René récolta dans la grotte d'Oxybar (Basses-Pyrénées) ses premiers *Aphaenops* (coléoptères troglobies aveugles) et découvrit deux espèces nouvelles qui lui furent dédiées par Elzéar Abeille de Perrin (1843-1911), qui les étudia et les baptisa en son honneur *jeanneli*. René Jeannel décida alors de faire carrière de biologiste, à l'encontre de son père qui le prédestinait à des études de médecine, bien évidemment !

N'ayant pas le choix, René commença sa médecine à Toulouse, mais se débrouilla pour la poursuivre à Paris, où il passa tous ses loisirs au Muséum. Il y poursuivit alors, en parallèle, des études de sciences naturelles à la Sorbonne. Interne en 1903, docteur en médecine en 1907, il signera désormais : « Dr René Jeannel, ancien Interne des Hôpitaux de Paris », mais sa première communication scientifique, en 1905, porta sur un coléoptère et fut faite à la Société entomologiste de France. Pendant son internat en chirurgie, il en profita pour aller dans les carrières sous l'hôpital du Kremlin-Bicêtre où il étudia les insectes cavernicoles. En 1908, il obtint sa licence ès sciences et découvrit les fresques paléolithiques de la grotte du Portel dans les Pyrénées ; il était devenu non médecin, mais définitivement naturaliste



« La salle de garde dans les Catacombes (1893) » tel est le nom de cette illustration. Il s'agit en fait de l'ancien Cabinet de Minéralogie de la rue Notre-Dame des Champs qui fut condamné au milieu des années 60' ; il était alors abondamment fréquentés par les élèves de l'École des Mines. Mais la faculté de Pharmacie (sise avenue de l'Observatoire) étant située à proximité, il est fort probable qu'ici soient représentés des « internes en Pharmacie ». D'ailleurs, dans l'environ immédiat de ces deux sites, on trouve cette inscription datée du 27 mars 1885 : « Pernet, Normazu et Perdinel, députation à l'École des Potards ».

« Si l'ancienne salle de garde de Cochin était petite, elle possédait une annexe avec rues, carrefours, places et même ruisseaux. Les Catacombes, bien sûr. Là, comme Henri Heine disait des églises, "il faisait frais l'été et chaud l'hiver". Cette annexe avait pour nom "salon d'été". Un jour les internes découvrirent un vieux plan qui leur permettait de s'orienter dans ces dédales ; des visites furent organisées. L'excursion la plus goûtée des internes allait jusqu'au Val-de-Grâce, où ils se recueillaient sur le tombeau d'un ancien concierge, Philibert Aspaïrt, qui s'égara dans les Catacombes et y mourut de faim, en 1793... La visite des internes au "salon d'été" fut interrompue : l'administration en fit boucher l'accès... » lit-on dans « La salle de garde ou le plaisir des dieux (tome 2) ».

Mais on peut toutefois considérer que de nos jours un substitut de « salle de garde souterraine » existe encore sous l'hôpital Cochin ... et pour en découvrir l'accès, le mot de passe semble être Sehdacs !?

Dernière petite incursion relevée des carabins dans les sous-sols de Paris : une incursion doublement virtuelle car littéraire et impossible. C'est celle que l'on peut lire dans « Le Vengeur des catacombes » (édité par Fayard en 2007) et qui fut récompensé par le prix du Quai des Orfèvres 2008. Son auteur Patrick-Jérôme Lambert, qui a vécu plus de vingt ans à l'étranger (Asie, Océanie, Europe, Pays Arabes) où il a travaillé comme trader sur les marchés financiers, est aujourd'hui consultant auprès d'une grande société française.

Si l'on en croit le descriptif de l'éditeur, l'histoire se déroule dans les catacombes de Paris, ou plus exactement dans une carrière sous l'hôpital Broussais (lieu improbable car n'existant pas !), terrain de jeux de carabins venant s'y changer les idées. Des cataphiles conduisent la Crim' au-delà d'une chatière où se trouvent deux corps mutilés. Après identification, il s'avère que l'un est celui d'une psychiatre chargée d'apprécier la possibilité de réinsertion dans la société des criminels sexuels et des grands malades mentaux remis en liberté après avoir purgé leur peine.

Cette histoire censée nous mener des bas-fonds de Paris aux tréfonds de l'âme humaine, commence mal parce qu'il n'y a effectivement pas de sous-sols de type anciennes carrières souterraines sous cet hôpital-ci, mais uniquement un réseau de galeries techniques, comme dans tout ensemble hospitalier qui se respecte. Ces couloirs souterrains sont parfois surnommés par certains de leurs utilisateurs les « catacombes de l'hôpital », comme il y a aussi les « catacombes de l'âme », mais ceci est un autre sujet, hors-sujet ici, car concernant un autre type d'exploration urbaine ! =I ;-))



Pour toute information complémentaires, souvenirs ou anecdotes : gilles.thomas@paris.fr (In memoriam Jean Talairach 15/01/1911-15/03/2007)

« Les amateurs de virées souterraines le disent : sous l'hôpital du Val-de-Grâce se trouvent les plus belles catacombes de Paris. Un lieu idéal, donc, pour déployer les arcanes du secret d'État. De fait, la gestion des cent soixante heures d'hospitalisation du président a illustré à la perfection la communication de crise à la mode Chirac - Jacques et Claude », par Christophe Barbier dans « Pouvoir. Du bon usage du secret. Secrets et mise en scène : durant l'hospitalisation du président, l'Élysée a déployé tout son art de la communication » (introduction de l'article publié dans *L'Express* du 15/09/2005).

« Après plusieurs heures de marche dans des galeries parfois inondées ou basses de plafond, il est plus d'une heure du matin lorsque les hommes de la Bics [= Brigade d'Intervention de la Compagnie Sportive de la Préfecture de Police] ressentent au cœur de l'hôpital du Val-de-Grâce. Ce soir-là, explorateurs urbains et cataphiles sont restés discrets. La patrouille n'a croisé qu'un rat... » ; extrait de « Toits et catacombes : des policiers pistent les amateurs de sensations fortes », par J.-M. P., publié par *Le Figaro.fr* le 14/10/2007.